

# Une indiscretion : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **18 (1880)**

Heft 21

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185797>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

put s'écrier : *Der Teufel ! Sacrament !*... Il parlait allemand !

» On accourut à son secours, on déblaya, comme on le put, sa bouche et sa gorge, mais on ne put rien changer aux sons cavernaux et gutturaux qui s'en échappaient.

» La langue allemande était née. »

### Une indiscretion.

#### II.

Pendant que mon imagination était ainsi en éveil et que ma curiosité se livrait à un travail subtil d'investigation rétrospective, mes regards rencontrèrent une lettre que ma mère avait oubliée sur la cheminée du salon ; je l'examinai, elle était décachetée et l'enveloppe portait le timbre du bureau de poste de la Pelletrie.

Une violente tentation m'assaillit et je fus prise du vif désir de lire cette lettre qui devait, je n'en doutais pas, renfermer de précieux éclaircissements. Je lutai d'abord et m'éloignai pour ne pas charger ma conscience d'une honteuse indiscretion. Mais je ne pouvais détacher mes regards de la lettre, elle exerçait sur moi une attraction irrésistible. Justement en ce moment un rayon de soleil tombait sur l'enveloppe satinée ; il me semblait qu'elle me sollicitait, j'étais comme fascinée ; je comprends le charme que les serpents exercent sur les oiseaux c'était sous l'empire d'une obsession analogue que je repris instinctivement la direction de la cheminée. La fatale missive était sous ma main, je n'y tins plus et la saisissant entre mes doigts tremblants, je l'ouvris ; elle était ainsi conçue :

« Chère dame,

« Le projet dont je vous ai parlé me tient de jour en jour plus vivement au cœur. Les délais pèsent horriblement à mon anxiété ; j'ai hâte d'arriver à une solution ; permettez-moi de compter sur vous pour hâter l'heureux moment où je pourrai considérer comme ma femme celle qui absorbe toutes mes pensées. Ce sera un nouveau titre à la reconnaissance de votre respectueux

FERNAND. »

J'entendis alors du bruit dans l'anti-chambre, je remis précipitamment la lettre sur la cheminée et m'enfuis du salon comme un voleur qui craint d'être surpris.

Il y avait dans le jardin un endroit où j'aimais à aller tenir conseil avec moi-même. C'était une tonnelle de glycines, de bignoias, de chèvrefeuilles et autres plantes grimpantes alors dans la splendeur de leur floraison. C'est là que j'allai me recueillir. Les pénétrantes senteurs des orangers et des jasmins y arrivaient apportées par la brise, un brillant soleil de printemps colorait les fleurs du parterre ; au loin la rivière apparaissait comme un ruban d'argent scintillant dans un cadre d'émeraude.

Mon cœur battait avec force, j'étais émue et troublée ; une foule de sentiments contradictoires se pressaient en moi ; j'essayai de m'interroger, je n'avais jamais aimé Fernand ; cette affection absorbante dont sa lettre portait témoignage pour celle dont il désirait la main, je ne l'avais jamais connue, et cependant j'étais heureuse, mon orgueil s'applaudissait de voir capituler devant moi ce fier jeune homme dont la froideur m'avait si souvent froissée. La perplexité me reprenait, je savais bien que si dans les préliminaires, on ne me consultait pas, on ne disposerait pas de moi sans mon adhésion ; j'aurais alors à me prononcer ; dans quel sens ? Je ne le savais pas encore ; et j'en revenais toujours à cette conclusion : il faut le voir venir, il faut attendre les explications, réservons notre réponse.

Je croyais que ma mère s'ouvrirait à moi, il n'en fut rien ; seulement, comme je remarquais que le tapissier était venu pour rafraîchir le mobilier du salon, qu'on disposait tout pour lui donner une parure nouvelle, et que j'en exprimais mon étonnement :

— Je crois, en effet, me dit-elle, qu'il y aura bientôt du nouveau ici.

Je voulus insister.

— Tu le sauras bientôt, ajouta-t-elle, je ne suis pas encore autorisée à parler.

Quelques jours après, une voiture amena au château ma cousine Isabelle qui, orpheline de bonne heure, vivait à quelque distance chez de vieux parents. Vous la connaissez, vous savez ce qu'il y a en elle d'ingulgente bonté, d'ingénieuse délicatesse ; elle était au moins aussi belle que moi, mais d'une beauté différente ; j'avais plus d'éclat, elle une expression plus sympathique ; modestement je me comparais à la rose, je la comparais à la violette. La simplicité de ses manières, son caractère aimable et ouvert, sa gaieté communicative lui conciliaient l'affection de tous ceux qui l'approchaient. J'en aurais été jalouse si l'orgueil ne m'avait protégée contre ce vilain sentiment. Toutefois je ne pouvais me défendre d'une impression qui s'en rapprochait, à la pensée du triomphe que j'obtenais.

— Tu sais ce dont il s'agit ; lui dis-je.

— Je m'en doute un peu, répondit-elle en souriant.

— Je te disais bien que tu ne te rendais pas compte de la réalité.

— Je ne te comprends pas.

— Eh bien ! tu comprendras plus tard.

J'étais blessée de sa réserve, de l'expression d'étonnement avec laquelle elle me regardait. Son arrivée, les bagages dont elle était accompagnée et qui annonçaient un séjour assez prolongé à la maison, d'autres circonstances encore me persuadaient qu'elle était au courant de ce qui se préparait et même qu'on lui avait réservé un rôle. Sa surprise était-elle simulée ? Si elle ne l'était pas, pourquoi ne cherchait-elle pas à m'éclairer ? J'en conclus qu'elle était sous une impression de dépit qu'elle ne pouvait dominer. Puisqu'elle se tenait sur la défensive, je l'imitai, il en résulta une certaine contrainte dans nos rapports ; je remarquais parfois les regards pleins de tristesse et de doux reproches qu'elle attachait sur moi, je feignais de n'y pas prendre garde.

*La fin au prochain numéro.*

### Lè Tserdignolets à la fita dè la St-Laurent.

*(Patois de Chardonne).*

Lâi a dza on bi port d'ans, cinq gaillards dè pè contrè Tserdena sè mettiront ein tita d'allô fèrè on toi dè l'autro coté dau lè po vairè la fita dè la St-Laurent, iô l'est qu'on lâi hô quemeint dâi pertes, iô on lâi medzè à rebouille-moi dau quegnu à la drâtse et surtot iô on lâi pau bliossi dâi ballès gaupès qu'ont le diablo aprî lè valets ; et l'est cein que faillo à dou dè elliau cocardiers.

Onna demeindze matin, don, *Tot-rion, Trambin, Pailo au Fifre*, ion dâi *Rats* et *Six-pouces*, bin ajustò dein lieu ballès vestes dè futanna, traçont avau Vevò, vont au fond dè la pliace dau martsî, demandont 'na liquietta à monsu Boulenez po traversò la golhie et sè mettont ein route, que s'èin terivont pô pi tant mau. L'arrevont à St-Gingo et hardi la ribotte ! s'èin fottont pè lè pottès quemin dâi z'Autrichieins ; *Tot-rion, Trambin* et *Pailo*, queminçont à tsantò :

« Ma chère amie Jeannoton

Qui me fait branler le menton... etc.

tandi que le *Rat* et *Six-pouces* vont coennò avoué lè megnattès, que risquent dè sè fèrè écliaffò le moi pè lè Savoyâ. Mô n'est pas lo tot dè sè soulò et dè couennò ; tota fita dâi avò 'na fin et faillo mouzi à sè reinmourdzi su le lé. L'uront 'na terriblie sacossa po retraversi, et se le *Rat* n'avâi pô étò on solido luron, l'étiot ti fotus, kâ ein approtseïn dè Vevò, atequè ci bougro dè dzoran que queminçè à socliò et le lé sè met à barbotto qu'on